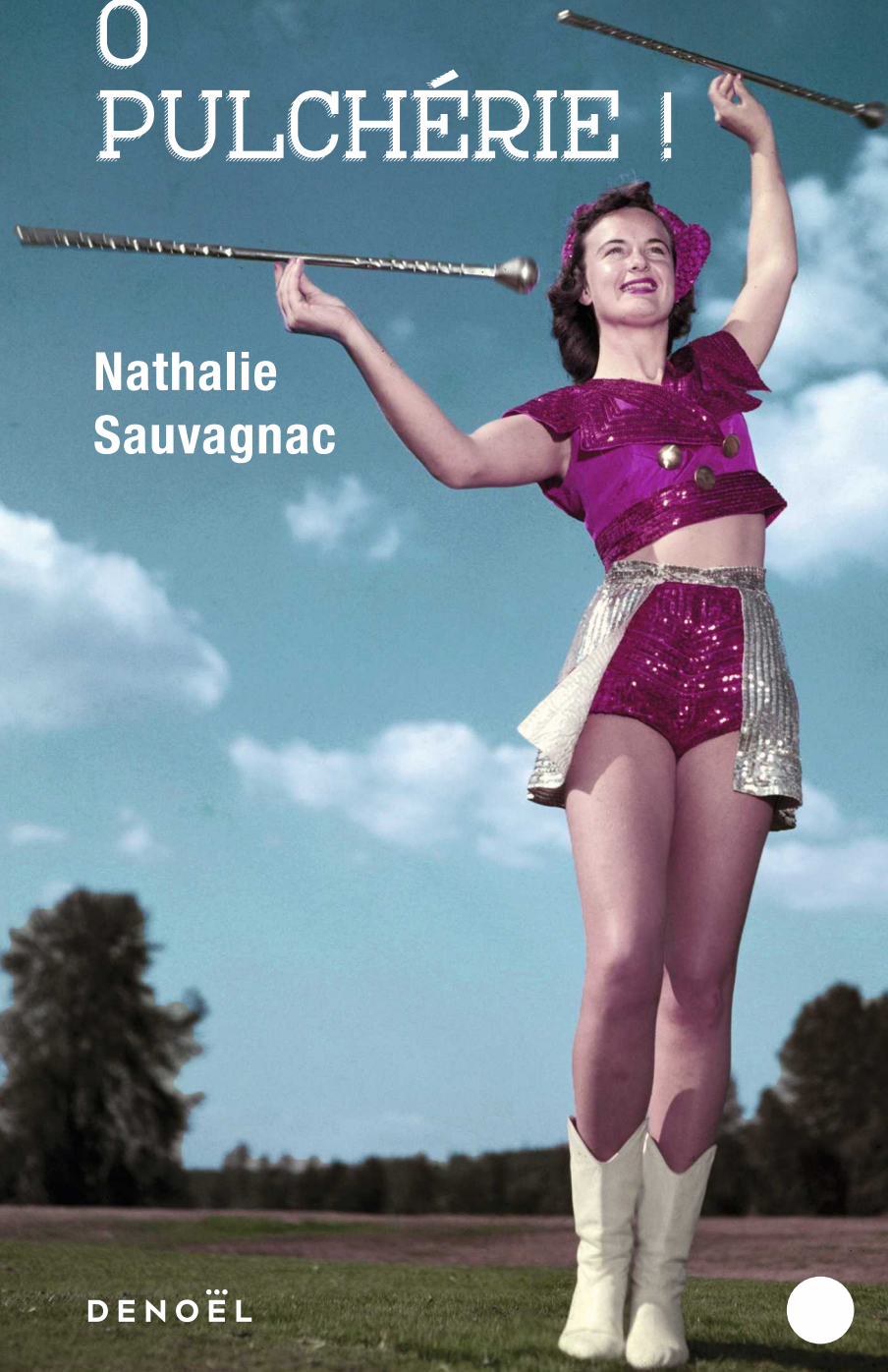


Ô PULCHÉRIE !

Nathalie
Sauvagnac



DENOËL



Ô Pulchérie!

Nathalie Sauvagnac

Ô Pulchérie!

roman

DENOËL

Couverture : Esther Pailhou - Studio Denoël
Photo : © SuperStock - Getty Images

© *Éditions Denoël, 2018*

Cet ouvrage est paru dans une première édition publiée par Librinova en 2017.

À ma maman tout le temps...

Eux

Norbert Lecœur était un artiste culinaire.
S'il ne l'avait pas été, il n'y aurait pas d'histoire.

Lorsqu'il était arrivé avec sa femme Sylviane à Saint-Éloi, personne n'aurait parié sur eux. Les vieux qui composaient une grande partie du fonds de commerce du village avaient relevé le menton et pincé la bouche en voyant ce couple singulier entrer dans le café de la Morte.

Les Éloisiens n'aimaient pas les étrangers, encore moins les jeunes étrangers. Pour cette raison le village commençait à s'essouffler et ses enfants se compter sur les doigts de deux mains.

Les Lecœur étaient venus pour l'enterrement de la grand-mère de Sylviane. Non pas que les liens qui unissaient la vieille et la jeune femme soient très étroits mais le couple, n'ayant pas de résidence fixe, avait profité de l'occasion pour s'abriter quelque temps dans l'appartement de l'étage.

Ils avaient déposé leur valise chez la Morte en attendant l'enterrement et qu'on leur dise de partir.

Le village veillait le corps de la grand-mère. Sylviane et Norbert s'étaient éloignés de la salle qui abritait le cercueil, importunés par l'odeur de vieille chose que dégageait le cadavre. Sylviane avait trouvé une chambre vide et s'était allongée sur le lit après avoir pris soin de vérifier la propreté des draps.

Norbert avait caressé son corps jusqu'à ce qu'elle s'endorme, regardé par la fenêtre les grands arbres de la place, les toits d'ardoise des maisons alentour, et s'était senti à son aise.

Silencieusement il avait descendu l'escalier en bois, ouvert des portes, comptabilisé les meubles et les bibelots.

Il n'avait jamais eu de maison à lui.

Depuis qu'il avait rencontré Sylviane, ils avaient dormi dans des voitures, sous la tente, dans des appartements en vente, à la belle étoile parfois, sans jamais en souffrir. Être avec Sylviane et parcourir chaque parcelle de sa peau jusqu'à ce qu'elle se torde comme un arc lui suffisait, peu importait l'environnement.

Pourtant, la chaleur de cette maison grimpée sur trois étages lui entraît dans la peau et l'enveloppait. Il avait envie d'y pénétrer, d'y laisser son empreinte, de se laisser emmitoufler par les murs épais, de l'éclabousser de son odeur pour marquer son territoire...

Au rez-de-chaussée il avait évité la salle du café, dans

laquelle les hommes buvaient gratuitement au souvenir de la grand-mère.

Il avait descendu les deux marches qui conduisent à la cuisine.

La pièce était à l'image des cuisines à l'ancienne. La grande table au centre, l'évier en pierre, les deux grands fourneaux, les casseroles en cuivre accrochées au mur, le vieux frigidaire ronronnant comme un chat le plongeait dans l'univers des livres enfantins qui avaient bercé son enfance de petit sauvage.

Avec un émoi grandissant, il avait pris dans ses mains les grandes cuillères en bois, ouvert les tiroirs dans lesquels se trouvaient les ustensiles les plus curieux, certains inconnus mais porteurs d'imagination.

Dans la réserve, il avait caressé le pain, enfoui ses mains dans la farine, porté à ses narines les herbes et épices. Il avait réuni sur la grande table des ingrédients, composé une gerbe de teintes et de parfums.

Il était resté un bon moment debout face à son tableau, les mains frémissantes. Puis il avait attaqué.

Il avait panaché les odeurs, marié les couleurs, aromatisé casseroles et poêles. Les fourneaux s'étaient allumés, l'eau avait bouilli, le beurre avait grésillé, la viande et les légumes s'étaient unis, la magie avait pénétré le vieux café, l'avait entouré d'un fumet, d'une saveur inégalables.

Les habitués du café, les veilleuses de corps, les passants, avaient à ce moment-là ressenti une vibration inexplicable, un frisson obscur qui avaient fait de nouveau circuler le sang dans leurs artères.

Norbert, en gestes rapides et inspirés, ensorcelait Saint-Éloi.

Une fois son travail terminé, il releva les yeux.

C'est alors qu'il vit les visages massés à la fenêtre, les nez reniflant à travers le carreau entrebâillé, les vieux habillés de noir qui se poussaient dans le couloir pour mieux jouir des arômes épicés et suaves.

Norbert était un créateur prolifique.

Il demanda à chacun de se placer en file indienne, plongea trois grandes louches dans les trois casseroles et distribua son œuvre comme le curé donne l'hostie à la messe. Nul ne se laissa aller à des « Oh ! » ou des « Ah ! » ou même des « Délicieux ! ». Personne n'avait jamais offert à son palais un tel carnaval de saveurs ; le bonheur tout entier tenait dans la cuillère de Norbert.

Lorsque chacun eut goûté l'œuvre du virtuose, M. le Maire s'avança. Il prit Norbert par les épaules, l'appela mon enfant et lui fit savoir que plus jamais Sylviane et lui ne quitteraient Saint-Éloi. Et que Saint-Éloi ferait tout pour que les Lecœur n'aient pas envie de le quitter.

Quand Sylviane se réveilla et descendit chercher son mari, elle trouva sur son chemin des yeux souriants, certains même allèrent jusqu'à lui effleurer l'épaule ou l'embrasser. Elle écarta les mains, essuya les baisers et vint se blottir contre Norbert, qui lui annonça leur emménagement définitif.

*

Avec l'appartement, ils avaient repris le petit café-restaurant.

Saint-Éloi s'enorgueillissait d'avance de la réputation que le petit village gagnerait grâce à la cuisine du nouvel arrivant.

Norbert ne mitonnait pas chaque jour. Lorsqu'il avait terminé un plat, il restait de longues heures, voire des jours à se reposer. Il concevait sa cuisine comme un art et non un dû pour des estomacs affamés.

Il pouvait donc ne pas entrer dans la cuisine pendant plusieurs jours.

Pour le motiver, les Éloisiens apportaient chaque matin des victuailles, des herbes cueillies au petit matin dans les champs avoisinants, le meilleur lapin du clapier, des légumes triés sur le volet. Souvent la nourriture se gâtait. Parfois une cuisse de canard dodue, une pomme de terre joufflue ou le vert tendre d'un poireau inspiraient Norbert et la cuisine résonnait de cliquètements d'ustensiles, d'entrechoquements de casseroles, et les Éloisiens réservaient leur table au café de la grand-mère.

Les routiers qui passaient par là savaient qu'ils pouvaient tomber sur porte close ou bien n'avoir qu'un sandwich pour seul déjeuner mais ils faisaient toujours le détour au cas où ils pourraient, par une fortune inouïe, connaître ce bonheur dont leurs collègues chanceux leur rebattaient les oreilles.

*

Sylviane n'était pas une artiste. Elle aimait ne rien faire. Elle aimait Norbert et Corneille. Et ces activités lui prenaient les trois quarts de sa journée. Le dernier quart passant à dormir.

Elle dévorait l'œuvre et souvent venait susurrer à Norbert de longues tirades qu'il écoutait avec ravissement. Sa voix était presque imperceptible. Il fallait tendre l'oreille pour l'entendre. Comme si parler fort risquait de la fatiguer plus encore.

*

Être bistrotier demande d'ouvrir la boutique tous les jours, de passer commande pour les consommations, de gérer une comptabilité; autant de choses pour lesquelles les Lecœur étaient incompetents.

Alors le village entier s'y était mis. Pour les garder.

Lorsque, à neuf heures, la grille était toujours fermée, il se trouvait toujours un Éloisien pour la relever, sortir les tables en cas de beau temps, et passer un coup de balai et de torchon sur le sol et les tables.

Les Lecœur se réveillaient tard.

Ils descendaient dans la salle, déjà habitée par deux ou trois habitués, et commandaient leur petit déjeuner que le voisin ou la voisine leur servait avec plaisir.

Sylviane ne parlait quasiment jamais. Il était impensable pour elle d'engager une conversation sur la météo ou sur le prix de l'essence. Son temps était précieux, elle ne le gaspillait pas en vains discours.

Lorsqu'un Éloisien voulait l'entreprendre, elle posait sur lui son regard foncé, le laissait démarrer sur les varices de Mme Truc ou l'ancienne époque qui était bien mieux que maintenant, se levait lentement, tournait les talons et disparaissait dans sa chambre.

Après le petit déjeuner, Norbert s'installait pour disputer la belote quotidienne avec Dédé, Silvio et Bernard, retraités de leur état qui livraient le matin les bouteilles et victuailles utiles pour une journée.

*

Sylviane considéra très rapidement que les Éloisiens envahissaient sa vie et celle de Norbert. Parfois son mari restait à discuter avec M. le Maire ou bien participait à des tournois de pétanque. Toutes ces activités la privaient de lui, et cette privation lui était insupportable.

De plus, il lui arrivait en remontant du petit déjeuner de trouver une vieille en train de ranger sa chambre ou ses vêtements, fronçant le nez sur les taches claires qui parsemaient le drap.

Pour que les Éloisiens rongent un autre os que leur couple, Sylviane fit quatre enfants coup sur coup.

Lorsqu'elle attendait ses enfants, son ventre s'arrondissait comme il est d'usage chez les femmes enceintes. Norbert se posait des questions et les posait à Sylviane. Comment un bébé fait de bras, de jambes, de doigts et de fesses obtenait-il un arrondi aussi parfait ? En toute logique

Sylviane aurait dû avoir le ventre en dents de scie, tout en pointes et creux.

Il passait la main sur la peau tendue, parvenait à sentir uniquement l'arrondi d'un talon ou d'un crâne. L'enfant serait rond. Il se l'imaginait tel un ballon sur lequel seraient dessinés des traits d'enfant. Les bébés seraient des balles souples et douces, sans aspérités.

Les grossesses furent des moments tendres. Norbert aimait le nouveau corps de Sylviane et Sylviane aimait se sentir fatiguée plus encore qu'à l'habitude, ce qui lui permettait de dormir beaucoup, le corps de Norbert arrondi autour d'elle comme un gant.

Les premiers cris de Pulchérie lui enlevèrent toute envie de mater. Fatiguée dès les premiers braillements, elle délégua très vite auprès de la population éloisienne. Norbert ne s'en émut pas, ce troisième corps n'ayant pas de place à prendre entre les deux leurs.

Elle réitéra trois fois et fit donc quatre enfants pour peupler la maternelle qui aurait fermé sans elle.

Chacune des grossesses de Sylviane fut un événement pour Saint-Éloi.

Elle fut choyée plus encore qu'à l'habitude, les cadeaux pleuvaient dans le petit appartement. À l'heure de la sieste, chacun s'arrangeait pour veiller au silence de la maison. Les routiers garaient leur camion à l'entrée du village pour ne pas déranger la future maman, le préposé à la bonne marche du café faisait les gros yeux à tout étranger non averti dès qu'une chaise était déplacée trop brutalement ou qu'un verre heurtait le zinc. Ce respect du silence

s'étendait à tout Saint-Éloi. Les habitants avaient pris l'habitude de faire la sieste en même temps que Sylviane. Les magasins n'ouvraient que lorsque les volets de sa chambre se déplaient sur la place bordée de platanes.

*

Les jours de naissance, il y avait fête au village.

Pour Pulchérie, la première-née, les rues s'étaient ornées de lampions et autres guirlandes.

Un bonhomme de neige — nous étions en décembre — enguirlandé de rose s'était monté pendant la nuit où Sylviane lisait Corneille entre deux contractions.

Pour les trois autres, Martian, Nicomède et Albiane, les décorations s'étaient adaptées à la saison. Un char de fleurs pour le second, une brouette de fruits pour le troisième et une pleine remorque de feuilles rouges et jaunes pour la quatrième.

Sylviane avait fait ses enfants pour Saint-Éloi. Pour avoir la paix.

Elle en sortit éreintée, sans aucune force pour élever sa progéniture. Les villageois avaient également pris le relais. Une employée de la poste veillait une nuit sur deux pour les biberons et autres cauchemars, une de la mairie l'autre nuit. Les dames de la paroisse tricotaient et cousaient, tandis que les hommes fabriquaient berceaux, baignoires et poussettes.

Sylviane et Norbert s'aimaient tant qu'ils n'avaient de

place pour personne d'autre. Leurs enfants étaient des cadeaux, en aucun cas des êtres humains à chérir.

C'était bien comme ça.

Personne n'y trouvait à redire et les enfants grandissaient sans état d'âme.

Pulchérie

Pulchérie se nourrissait de la vue de sa mère. Ayant compris très jeune qu'elle n'obtiendrait pas son amour, elle avait choisi de lui ressembler pour pénétrer en elle à sa façon.

Sylviane était une fée. La voix douce et les manières lentes de sa mère faisaient à l'enfant l'effet d'un baume lorsque sa nervosité naturelle la taraudait.

La salle de bains était un lieu de prédilection pour l'éducation de la petite fille. Elle se cachait dans la chambre parentale quand sa mère faisait couler son bain. Elle observait ainsi, par la porte ouverte, le corps de Sylviane, ses gestes lents caressant sa peau savonneuse, ses longs cheveux noirs qui reposaient sur le bord de la baignoire. Elle étudiait la bouche entrouverte qui chantonait un air de musique, tentait de mémoriser les gestes du maquillage, l'arc de la cheville dans les chaussures à talons, la goutte d'eau de toilette derrière l'oreille, le mouvement des mains sous le soutien-gorge pour faire mousser les seins. Et surtout elle restait bouche bée lorsque sa mère faisait pénétrer

un doigt dans son vagin et qu'elle se faisait jouir sans se quitter du regard dans la glace. Enfant, ne comprenant pas l'intérêt de la chose, elle avait vite essayé de son côté, y avait pris goût et s'enrichissait des caresses renouvelées de sa mère devant son miroir.

Sylviane ne s'habillait que de tissus colorés et amples, elle aimait également, lorsqu'il lui arrivait de sortir dans la rue, se parer de nombreux colliers, boucles d'oreilles et bracelets qui laissaient dans son sillage un cliquètement auquel Pulchérie ne trouvait rien d'égalable.

Pulchérie, dès l'âge de cinq ans, déambulait dans les rues avec des oripeaux rouges et jaunes, de longs bijoux et les pieds nus.

Arlette Petit, femme de M. le Maire, qui n'avait plus d'enfants, veillait à la bonne tenue de la tribu Lecœur et tançait régulièrement la petite fille.

— Pulchérie, tu es l'aînée de la famille, tu dois montrer l'exemple. De plus, tu es une fille, tu dois être élégante et distinguée.

Pulchérie l'embrassait bien tendrement, parce qu'elle n'aimait rien tant qu'embrasser les gens pour deviner leur odeur et n'en faisait qu'à sa tête.

Pulchérie apprit donc la sensualité dans la moiteur d'une salle de bains.

Elle aimait toucher, sentir, goûter. Elle suçait les murs de sa chambre, testait d'un bout de langue les ferrures des portes, des barrières, léchait les carreaux, s'appliquait à déguster ses crayons, gommes et autres colles.

Merci à Jno, pour ça et tout le reste...

Merci à Jef.

Merci à mes personnages d'avoir permis que je les effeuille.

